

AXEL FILMS PRODUCTION
présente

ARTUS

GÉRARD
JUGNOT

PIERRE
DELADONCHAMPS

LESLIE
MEDINA

JULIEN
PESTEL

JULIEN
ARRUTI

VANESSA
ET GUIDE



LES ENFANTS DE LA RÉSISTANCE

UN FILM DE CHRISTOPHE BARRATIER

LE 11 FÉVRIER AU CINÉMA

AVEC LUCAS HECTOR NINA FILBRANDT OCTAVE GERBI FRANZ LANG STEFAN KONARSKE GASPARD LACORNE SCÉNARIO CHRISTOPHE BARRATIER ET STÉPHANE KELLER
D'APRÈS LA BANDE DESSINÉE LES ENFANTS DE LA RÉSISTANCE DE VINCENT DUGOMIER ET BENOÎT ERS PUBLIÉE PAR LE LOMBARD MUSIQUE ORIGINALE PHILIPPE ROMBI

AXEL FILMS TFI FILMS PRODUCTION CANAL+ CINÉ+ OCS TFI TMC
© AXEL FILMS PRODUCTION - STUDIOCANAL - TFI FILMS PRODUCTION - FONTANA

STUDIOCANAL
A CANAL+ COMPANY

AXEL FILMS PRODUCTION
présente

ARTUS

GÉRARD
JUGNOT

PIERRE
DELADONCHAMPS

LESLIE
MEDINA

JULIEN
PESTEL

JULIEN
ARRUTI

VANESSA
ET GUIDE

LES ENFANTS DE LA RÉSISTANCE

UN FILM DE CHRISTOPHE BARRATIER

DURÉE : 1H41

LE 11 FÉVRIER AU CINÉMA

DISTRIBUTION

SOPHIE FRACCHIA

sophie.fracchia@studiocanal.com

06 24 49 28 13

PRESSE

LA PETITE BOÎTE

LESLIE RICCI

leslie@la-petiteboite.com

06 10 20 18 47

SYNOPSIS

Pendant l'occupation allemande durant la Seconde Guerre mondiale, François, Eusèbe et Lisa, trois enfants courageux, se lancent dans une aventure secrète : résister aux nazis en plein cœur de la France. Sabotages, messages cachés et évasions périlleuses, ils mènent des actions clandestines sous le nez de l'ennemi. L'audace et l'amitié sont leurs seules armes pour lutter contre l'injustice.



ENTRETIEN CHRISTOPHE BARRATIER

Connaissiez-vous l'œuvre de Vincent Dugommier et Benoît Ers ?

Je n'avais pas lu les albums mais je savais qu'en plus d'un gros succès de librairie, l'oeuvre bénéficiait d'une forte notoriété en milieu scolaire. Me plongeant dans sa lecture, l'itinéraire aventureux de ces trois enfants tout au long des quatre années d'occupation m'est apparu comme une formidable épopée d'aventure, distayante et jubilatoire, sans jamais pourtant édulcorer les aspects les plus sombres. Preuve que les événements les plus dramatiques peuvent être traités de manière à captiver un jeune public. Fait assez rare en BD, ces trois enfants grandissent, et donc évoluent, au fil des albums. D'enfants, on les suit jusqu'à l'orée de leur âge adulte, ce qui multiplie les niveaux de lecture.

Tout semblait réuni pour m'attirer : des personnages principaux tenus par des enfants, dans un contexte, l'Occupation, qui non seulement me passionne, mais me hante depuis longtemps. Avec des films comme *Faubourg 36*, dans le cadre du Front

Populaire, *La Nouvelle guerre des boutons* situé en 1944, *Les Choristes* en 1949, je n'ai jamais cessé de tourner autour. Ma grand-mère, comédienne de théâtre, qui a vécu ces années là, en est sans aucun doute à l'origine. Son mari la quitte en 1941, lui laissant trois enfants à charge dont mon oncle Jacques Perrin et ma mère (Eva Simonet, comédienne, puis attachée de presse). Pour subvenir à leurs besoins, elle donne des récitals de poésie dans les cabarets de la capitale occupée par les Allemands. Elle, comme ses enfants, m'évoquaient cette époque dans toute sa noirceur, la nourrissant d'anecdotes souvent poignantes, mais aussi parfois drôles, prouvant encore que le tragique n'exclut pas les sourires et la légèreté. C'est dans cet esprit, conforme à l'approche des auteurs, qu'avec Stéphane Keller nous avons traité l'adaptation, dans laquelle chaque génération peut se retrouver.

Depuis le temps que vous tournez avec des enfants, vous êtes devenu un expert : comment les dirige-t-on ?

En vérité, diriger un enfant c'est d'abord bien le choisir. Avec l'expérience, il suffit de dix secondes pour détecter ceux qui ont le profil du rôle. Si, aux essais, il parvient à nous intéresser dès qu'il se présente, avant même de jouer la scène, c'est très bon signe. Dans le cas contraire, il y a très peu de chances qu'il nous séduise par la suite. La plupart du temps, ils n'ont aucune expérience, aucune formation. Ils ne peuvent pas faire de contreemploi puisqu'ils n'ont pas de technique ni de distanciation avec le personnage qu'ils doivent incarner. Leur nature est leur seul bagage mais il est essentiel. Dans notre cas, les jeunes acteurs n'ont pas seulement révélé des dons, ils ont démontré un profond engagement, conscients du devoir de mémoire tout en portant foi en l'avenir.

Afin qu'ils comprennent ce qu'ils jouent -et ce qui se joue- les replacez-vous dans le contexte ?

Dans le passé, l'Occupation était la plupart du temps présentée de façon binaire : les braves Français d'un côté, les méchants Allemands de l'autre. Or, et ce n'est pas le moindre mérite de la BD, nous avons évoqué avec eux cette zone grise que fût la collaboration. Entre ceux qui se sont servilement soumis, ceux qui pratiquaient le marché noir ou qui dénonçaient les Juifs, jusqu'aux collaborationnistes les plus zélés du gouvernement de Vichy, il se jouait là une comédie humaine, révélant la médiocrité et les qualités de chacun. Leur compréhension s'est vue facilitée par la spécificité de notre histoire : ici, ce sont les enfants qui se révoltent et qui agissent, un peu comme des lanceurs d'alerte, ébranlant ainsi la conscience de leurs aînés. De même, j'ai aimé les sensibiliser à un fait longtemps mis sous cloche, y compris à la libération : l'engagement des soldats africains. Depuis la 1^{ère} Guerre mondiale, nombre d'entre eux ont combattu à nos côtés, en payant un lourd tribut. Victimes du racisme de l'occupant tout comme celui de nos compatriotes, le rôle des tirailleurs sénégalais ou des goumiers marocains sous le drapeau français n'a vraiment rien d'anecdotique. De quoi considérer d'un autre oeil ceux qu'on stigmatise aujourd'hui comme de simples «migrants».

Avec votre co-scénariste Stéphane Keller, qui est historien par ailleurs, vous avez créé le personnage de Germain, le patron de café collabo, qui n'apparaît pas dans les deux premiers albums de la série que vous avez adaptés...

Germain représente le Français médiocre et mesquin, qui fustige pêle-mêle les Juifs, les classes privilégiées,

les intellectuels, aussi bien que les communistes, tous responsables à ses yeux de la déliquescence du pays et donc responsables de la défaite. Sans aucune base idéologique, il croit néanmoins en la « Révolution Nationale » revendiquée par Vichy et au nouvel ordre européen prôné par les Nazis. Celui qui l'incarne, Julien Arruti, avait vu les BD sur les bureaux de Marc Fiszman et Christophe Cervoni, producteurs historiques de la bande à Fifi (dont Julien est un des piliers) et s'est alors écrié « Ma fille l'a lu trois fois. Elle adore ! ». C'est ainsi qu'il prit part au projet pour composer – à contre-emploi et à merveille – ce « salopard » qu'on adore détester. Autre révélation, Leslie Medina. Je l'avais rencontrée dans un jury de festival mais, paraissant dix ans de moins que son âge, je n'avais pensé à elle pour incarner Marceline, la femme d'Artus, donc la mère de François, notre principal protagoniste. Or, ses essais se sont révélés enthousiasmants. De même, Vanessa Guide et Julien Pestel, habituellement connus dans le domaine de la comédie, ont démontré un tel désir de faire partie de l'aventure que j'ai simplement – et avec raison - fait confiance en leur talent. D'une manière différente, j'ai proposé le rôle du Maire à Pierre Deladonchamps, un comédien très singulier, plutôt orienté vers des films intimistes. Il l'a accepté avec enthousiasme.

Confier un rôle à Gérard Jugnot dans vos films, en l'occurrence ici un curé, c'est devenu contractuel ?

Sa présence me rassure, c'est presque un doudou.... Surtout lorsqu'il s'agit d'un film évoquant ce qu'est notre pays et notre identité. Comme Bourvil, Gérard est le prototype du « monsieur tout le monde », le Français moyen avec ses qualités et ses bassesses. Il l'a prouvé en incarnant aussi bien le collabo ridicule du *Papy fait de la Résistance* que le bien plus réaliste

Monsieur Batignole. Mais au-delà de cela, c'est avant tout un formidable comédien qui, sans en avoir l'air, s'implique avec dévouement et générosité, toujours pour le bien du film. Depuis l'aventure des *Choristes* Gérard fait partie de ma vie et y restera.

Et d'où vient le choix d'Artus pour incarner le père de François, un des trois jeunes héros ?

Depuis que je l'ai vu apparaître dans *Le bureau des légendes*, j'ai pris conscience, et ne suis pas le seul, que nous avions affaire à un acteur d'exception. Je me souviens que, lors d'une première projection des *Choristes*, Agnès Jaoui m'avait demandé qui jouait le pion aux côtés de Jugnot... elle n'avait pas reconnu Kad Merad ! Là, j'étais un peu dans la même situation. Dans ses films suivants, il me fallait un certain temps pour réaliser qu'il s'agissait d'Artus. Et chaque fois, il m'impressionnait. On a soumis le scénario à son agent qui a été un excellent avocat ! C'était avant la sortie de *Un p'tit truc en plus* - qui ensuite a délogé *Les Choristes* de la première place au box-office pour un premier film ! Et malgré ce succès phénoménal, il a eu la loyauté de rester attaché au projet. Sur le tournage, il m'a impressionné. Sa première séquence fut celle où il vient s'expliquer avec le cafetier collabo. Nous nous étions relativement peu vus en amont du tournage. L'indication principale que je lui avais donnée était que son personnage, paysan taiseux d'un abord austère, n'est pas du genre à faire de grands discours. Sa force, son humanité, comme ses fêlures, ne peuvent percer la façade qu'en attitudes et en regards. Il a adopté une façon de parler des plus sobres mais avec une expression si intense que, dès ce premier jour, je savais qu'on tenait un personnage formidable.



Où se trouve en réalité Pontain-l'Écluse, ce village imaginaire où se déroule *Les Enfants de la Résistance* ?

On a tourné à Mailly-le-Château, dans l'Yonne, au centre de la France. Il fallait qu'on identifie immédiatement ce village comme un de ceux qui se trouvaient en zone libre (et qui ne le sera plus à partir de novembre 1942), à la lisière de la ligne de démarcation, terrain de passage vers la zone libre. Comme souvent lorsqu'on repère en milieu rural, les habitants se montrent méfiants vis-à-vis des tournages... Mais lorsqu'on gagne leur confiance, tous se mettent en quatre pour participer à l'aventure, qu'il s'agisse de logistique ou d'artistique. Nombre d'agriculteurs locaux sont venus livrer par tracteurs les centaines de mètres cube de terre nécessaire pour la scène de l'éboulement. Et, comme à leurs yeux, cela manquait encore d'ampleur, les revoilà partis pour un tour sans qu'on n'ait rien demandé.

Peu à peu, des villageois au départ méfiants, sont venus se proposer faire de la figuration. Toutes et tous ont participé avec une joie non dissimulée, jusqu'au maire, Jean-Michel Godefroy qu'on aperçoit dans plusieurs scènes, notamment une où il se fait brutaliser par des soldats de la Wehrmacht, à la grande joie de ses administrés ! Quand François, dans l'église du village, rend hommage aux disparus de la Guerre de 14, l'assistance est entièrement composée d'habitants de Mailly-le-Château.

Il y a eu un gros travail de déco sur le village pour la reconstitution, n'est-ce pas ?

C'est la première fois que je travaille avec Jérémy Streliski. J'avais besoin de quelqu'un aussi talentueux que souple et malin pour s'adapter au budget. Jérémy a joué le jeu, en

trouvant toujours des solutions, à la fois créatives et conformes à l'esprit. C'est le cas aussi des autres départements, qu'il s'agisse des costumes, du maquillage et de la coiffure, des postes sensibles dans le cadre d'un film d'époque, qui implique de nombreuses recherches et un savoir-faire particulier. Tous ont été d'un parfait dévouement.

Parler de la direction artistique, c'est évidemment évoquer la lumière. Avec Jérôme Alméras, mon fidèle chef-opérateur, nous avons opté pour une image légèrement désaturée, qui refroidit les couleurs vives, contribuant ainsi à dramatiser le récit. En amont du tournage, nous préparons minutieusement un découpage technique où nous listons le nombre des plans et les moyens techniques que nous considérons idéaux. Comme nous sommes très gourmands, il nous faut souvent baisser la voilure. Alors je réécris la scène sous un angle différent. Et cela nous rend bien plus créatifs.

Vous qui êtes musicien de formation, pourquoi n'avez-vous pas composé la bande originale ?

Parce que je ne m'en sens pas capable. Mes années d'études au conservatoire et à l'École normale de musique m'ont mené au haut niveau, je sais écrire pour un orchestre d'un point de vue technique mais cela ne fait pas de moi un compositeur. J'ai écrit de jolies mélodies pour *Les Choristes* et d'autres pages sympathiques, mais trouver un joli thème n'est pas si difficile : c'est ce qu'on en fait qui le devient. Composer pour le cinéma est un vrai métier et je ne me vois pas maintenant rentrer sur un terrain où ont évolué et évoluent tant de compositeurs que j'admire. Grâce aux outils numériques, sans compter l'I.A, beaucoup de gens «font de la musique», mais de moins en moins l'écrivent. Or, c'est essentiel pour moi. Avec Philippe, j'ai

trouvé un alter ego avec qui je peux parler solfège, harmonie, orchestration... nous sommes toujours en phase. Il me faut 10 secondes pour lui dire que je ne « sens » pas telle atmosphère et 3 pour lui dire que j'adore. Heureusement, la plupart du temps je n'en consomme que 3.

Il m'épate dans tous les domaines. D'abord sa faculté de voir le film, d'appréhender chaque scène jusqu'aux quelques images qui en constituent la clé. S'il est un mélodiste hors pair, ses orchestrations sont toujours au diapason, ce qui n'est pas si fréquent. Talon d'Achille de beaucoup de ses pairs, il est passé orfèvre pour élaborer ces « petites virgules » dont on se sert de pivot pour marquer une intention. Dans *Les Enfants de la Résistance*, quatre thèmes se développent, chacun relié à une facette du récit. Ils s'expriment parfois pleinement, parfois juste par une réminiscence. Rien n'est gratuit. Si la musique de Rombi est très élaborée, elle sonne pourtant toujours simple. Sur un plateau, je fais souvent répéter les scènes en dibusant un morceau qui en épouse l'atmosphère... et je n'ai plus rien à faire. La musique est le meilleur directeur d'acteur au monde !

Les Choristes, Faubourg 36, La Nouvelle guerre des boutons, Le Temps des secrets... et aujourd'hui Les Enfants de la Résistance. Ne seriez-vous pas le gardien d'une France vintage ?

On peut en avoir l'impression, mais elle est fausse. Si j'éprouve de la nostalgie, c'est pour mon enfance, mais en rien parce que « c'était mieux avant », Comment pourrait-on d'ailleurs se montrer nostalgique d'une période que l'on n'a pas connue ?... Aux yeux de certains, l'évocation du passé relève de la visite d'un musée de cire sous naphtaline. Or, il a beaucoup de choses à nous dire, à commencer sur nous-mêmes. Je crois aux vertus

des fables et des contes, ces histoires qui prennent appui sur le passé pour mieux éclairer plus largement notre présent. L'attrait du public, notamment des enfants, pour l'oeuvre de Vincent Dugommier et Benoit Ers est là pour le prouver.

Voulez-vous dire que *Les Enfants de la Résistance* est un sujet d'autant plus pertinent aujourd'hui ?

Claude Sautet disait que chacun de ses films cachait un secret qu'il ne découvrait qu'après l'avoir terminé. Ainsi, nombre de spectateurs qui ont déjà vu le film y trouvent de singulières résonnances avec l'époque troublée que nous vivons, des parallèles dont je n'avais pas forcément conscience. De leurs réactions, se dégage une certaine idée de la France et des Français. Une « identité nationale » qui n'est pas celle du repli sur soi, mais au contraire, celle d'un peuple épris de liberté et d'indépendance, fier de ses traditions d'accueil et de solidarité, autant de vertus qui peuvent se montrer fragiles quand elles sont confrontées à la barbarie.



ENTRETIEN BENOÎT ERS

Vous avez déclaré à propos de votre acolyte Vincent Dugomier : « J'ai fait le scénariste qu'il est, il a fait le dessinateur que je suis. ». Les *Enfants de la Résistance* est-il le film qu'il devait être ?

Franchement, oui. Un film est toujours l'interprétation de notre travail par quelqu'un d'autre. Il y a donc toujours des surprises, comme cette scène de l'église qui n'existe pas dans la BD. Avec Vincent [Dugomier], nous étions parfaitement d'accord avec cette liberté artistique, d'autant que c'était une excellente idée. Et artistiquement, je trouve le film très fidèle, jusque dans les coloris qui sont proches de mes images. Quand j'ai dessiné les décors de la BD, j'ai dessiné la France dans son ensemble : de l'architecture du Nord, du Sud, de Bretagne et même un peu de Belgique - la ferme de François est typique de ma région, du côté de Liège. Et ce, afin que chacun puisse se dire : « Pontain-l'Écluse, c'est un peu chez moi. ». Et au final, quand on est arrivés en Bourgogne, on y était : il faut croire qu'il y a là toutes les architectures de France et de Navarre.

Et quelle impression avez-vous quand vous voyez les acteurs dans la peau des personnages que vous avez dessinés ?

Une impression étrange car entre les prises, je voyais les enfants notamment se comporter comme des gamins d'aujourd'hui, avec leur smartphone, leur manière de parler... Il y avait comme un décalage. Et puis, dès que Christophe Barratier disait : «Moteur !», je retrouvais François, Lisa et Eusèbe. Du reste, quand on a commencé nos albums avec Vincent, j'ai eu beaucoup de mal à dessiner ces personnages. Je n'arrivais pas à obtenir des enfants qui ressemblaient à ceux de l'époque. J'ai dû consulter des photos d'archives et c'est au bout de plusieurs essais que je me suis aperçu que, par exemple, je leur faisais des pantalons beaucoup trop bas. Durant cette période, ils étaient souvent en short et tout remontait jusqu'en haut du nombril. Je les habillais trop moderne ! Et c'était ainsi pour tout : la déco, les faciès, les coiffures... On croit qu'on connaît la Seconde Guerre mondiale, mais si on veut rendre l'univers crédible, cela nécessite un gros travail de documentation. À quoi ressemblait un interrupteur ? Ou n'importe quel objet de la vie quotidienne ? Il faut se renseigner sur tout. Et quand je suis allé sur le tournage, j'ai vraiment eu l'impression de pénétrer dans mes propres décors. Ils ont fait un effort surhumain pour que tout soit juste, qu'il n'y ait aucun anachronisme. J'étais très impressionné. Ils ont poussé le détail jusqu'à construire à l'arrière du café tenu par le collabo une cuisine qu'on ne verra jamais à l'écran !



Que pensez-vous justement de ce personnage de collabo qui n'existe pas dans les deux premiers tomes dont le scénario est tiré ?

Il est suintant de lâcheté et d'horreur. Il est aussi désagréable à entendre et à regarder que l'acteur, Julien Arruti, est sympathique et solaire. Lui qu'on a l'habitude de voir dans des rôles comiques, il exécute là un numéro de haut vol. De toute façon, ils sont tous excellents dans le film : Artus bien sûr, mais aussi Leslie Medina qui m'a épaté dans sa manière de nous faire ressentir sa douleur à la fin du film...

Quel rapport entretenez-vous avec cette période de l'Occupation ?

J'avais un grand-père dans la Résistance. Et comme tout bon Résistant, il n'en parlait pas beaucoup. Ils étaient tellement conditionnés pour cacher les choses qu'ils l'ont fait jusqu'à la fin de leur vie. En plus, de son vivant, j'étais beaucoup trop jeune pour avoir l'intérêt de le questionner. En revanche, je participe à des reconstitutions historiques de la Seconde Guerre mondiale, comme récemment au fort de Breendonk, un haut lieu de mémoire de la Résistance en Belgique. Je ne sais pas si c'est notre bande dessinée qui m'a amené à ces reconstitutions ou l'inverse.

Encore aujourd'hui, votre bande dessinée a de grosses vertus pédagogiques...

C'est ce qui a fait son succès. Quand on a sorti le tome 1, la Seconde Guerre mondiale était remise en France au programme scolaire des primaires, et il leur manquait des ouvrages didactiques récents sur le thème. L'Éducation nationale s'est littéralement ruée sur nos ouvrages pour les

utiliser comme support de transmission. Nous sommes très fiers avec Vincent de participer à ce devoir de mémoire - d'autant plus que nous ne l'avions absolument pas calculé au départ.

Combien d'exemplaires ont été vendus ?

2,5 millions. Lus autant par des filles que par des garçons. Les albums ont été traduits en danois, en allemand, en castillan et en catalan pour l'Espagne, en norvégien et en néerlandais. Au-delà de ça, être adapté au cinéma me procure une énorme fierté. Et par Christophe Barratier en plus, dont j'avais énormément apprécié *Les Choristes*, dans lequel je retrouve une correspondance notamment avec ma gamme chromatique, des tonalités de couleurs similaires. Ainsi, on peut dire que la boucle est bouclée.



ENTRETIEN VINCENT DUGOMIER

Qu'avez-vous pensé de l'adaptation qu'a faite Christophe Barratier de votre bande dessinée ?

Beaucoup de bien. Nous sortions avec Benoît Ers, le dessinateur des *Enfants de la Résistance*, d'une expérience décevante avec une production qui voulait adapter notre bande dessinée en série. Les mécanismes artificiels propres aux séries servant à tenir le spectateur en haleine nous éloignaient des émotions et de l'esprit initial des *Enfants de la Résistance*. On s'est dit qu'un film se rapprocherait plus de ce qu'on voulait : raconter une bonne histoire de manière plus littéraire. Et le discours des producteurs Marc Fiszman et Christophe Cervoni allait dans ce sens. Notre rôle avec Benoît était de veiller au bon respect de l'esprit de notre BD. Nous avons fait des remarques en ce sens sur le scénario qui ont été écoutees. Et à l'arrivée, je trouve le film très bien, d'autant plus qu'entre la première fois que je l'ai vu dans une version brute et la troisième dans une version définitive, j'ai noté tout le travail effectué pour aboutir à un résultat sur lequel nous placions l'espoir d'une

transmission de la mémoire. Or, ce long-métrage porte des valeurs fortes et les porte autrement et plus loin vers un large public. Comme c'est une adaptation, il y a des choses différentes, mais elles ne sont pas en contradiction avec notre propos. J'ai été touché par les acteurs et notamment par les trois enfants. C'est très touchant, en tant que créateur, de voir ses personnages prendre chair à travers des jeunes comédiens qui s'investissent complètement.

On trouve à la fin de chaque album des *Enfants de la Résistance* un dossier pédagogique alimenté, entre autres, par des témoignages que vous avez recueillis, pour certains, dans votre entourage. Celui-ci inclut-il des membres de votre famille ?

Oui, surtout pour le premier album. Mes parents, oncles et tantes avaient entre 7 et 15 ans durant la guerre. J'ai transposé pas mal de situations qu'ils me racontaient depuis mon plus jeune âge dans *Les Enfants de la Résistance*. Bien sûr, aucun d'eux n'était «enfant de la Résistance», mais leurs souvenirs émotionnels ont nourri mon récit et m'ont permis de faire ressentir aux lecteurs le climat de l'époque. Ces témoignages familiaux m'ont toujours passionné, au moins autant que cette période, et écrire cette BD me permet de transmettre leur mémoire, ainsi que celle de témoins qu'on connaissait et qui habitaient à la campagne.

Précisons que vos aïeux et vous-même êtes Bruxellois mais vous avez décidé de situer l'action des *Enfants de la Résistance* en France...

Cela me paraissait tout à fait naturel. Avec Benoît, notre but était de raconter la guerre vu du côté des civils ainsi que la

naissance et l'évolution de la Résistance. Si la Belgique a toute une histoire de Résistance liée à la Première Guerre mondiale, on parle plus souvent de celle de la France durant l'Occupation car, contrairement à nous dont le pays a été occupé en 14-18, c'était la première fois que l'Hexagone était entièrement envahi. Les gens ont dû inventer une nouvelle manière de militer, ce qui a donné la Résistance. Raconter pourquoi et contre quoi on résiste et quelle est l'étincelle qui nous fait entrer en action est dans un premier temps plus important à raconter que comment on résiste. Il nous a donc paru évident de situer ce récit dans un village français que nous avons baptisé Pontain-l'Écluse.

Que pensez-vous de la fin du film qui, si c'est la même que dans votre bande dessinée, est filmée de manière plus sombre qu'elle n'est montrée dans l'album ?

C'est très bien car elle montre une réalité. Cette fin, qui conclue le tome 2 de notre série, fait pleurer énormément de lecteurs. Quand on l'a sorti, il y a dix ans, des résistants nous ont félicité de montrer cela car c'était rappeler le risque que chacun d'eux encourrait. Et Christophe Barratier, à travers les décors et la lumière, a très bien retranscrit cette ambiance qui fait un peu penser au Mont-Valérien, un des principaux lieux d'exécution de la répression nazie durant l'Occupation. J'apprécie beaucoup l'idée de ce soldat allemand qui n'a rien d'un nazi, qui joue au foot avec les enfants et désavoue la guerre et qui se retrouve plus tard dans ce peloton d'exécution. C'est une idée très forte qui colle à l'esprit de notre projet car *Les Enfants de la Résistance* symbolise la désobéissance civile. Ils conservent toujours le libre arbitre. Ils ne marchent pas au pas.



ENTRETIEN ARTUS

Connaissiez-vous la bande-dessinée dont est tiré *Les Enfants de la Résistance* ?

J'avoue que non. J'ai d'abord lu le scénario et j'ai ensuite été très agréablement surpris d'apprendre qu'une bande-dessinée qui traitait de la Seconde Guerre mondiale touche autant les enfants d'aujourd'hui. C'est même assez rassurant. De la même manière qu'il est important qu'on continue de faire des films sur cette période. Il ne faut pas que les jeunes oublient.

Avez-vous été étonné par la teneur du rôle qu'on vous proposait ?

Étonné non, mais heureux oui car j'ai envie de jouer des choses que je n'ai jamais faites. Et là, c'était le cas : Marcel, un résistant qui connaît une fin qu'on découvrira dans le film... Il a un caractère un peu bourru, du genre «faut pas trop m'emmêler», assez proche du mien. Une grande gueule qui règle les conflits en mettant des coups de pression ! Après, il n'est pas bourru de nature. Il a connu les tranchées en 14 et il fait partie de cette génération qui a eu la malchance de connaître les deux guerres mondiales.



D'où son aversion pour l'aubergiste collabo incarné par Julien Arruti...

On s'était croisé avec Julien sur un ou deux films et on s'apprécie mutuellement. Tant mieux car c'est toujours cool de victimiser un partenaire qu'on aime bien - je précise : pendant les prises ! Et puis Christophe lui a vraiment fait la tête du mec à qui on a envie de mettre une droite ! On en rigolait d'autant plus tous ensemble quand le moteur était coupé.

C'est la première fois que vous tournez avec Christophe Barratier ?

Oui et c'était un plaisir double : j'avais adoré *Les choristes* et j'étais heureux de travailler avec celui qui détenait le record d'entrées pour un premier film français... avant que je ne le batte avec *Un p'tit truc en plus*. Ça me permettait de lui montrer qui était le patron ! Blague à part, on en a beaucoup parlé et ri sur le plateau. C'est un truc qui nous lie. Et puis Christophe est un passionné, il sait ce qu'il veut et là, il revient à ce qu'il préfère : un film d'époque. C'est son ADN. C'est un grand directeur d'acteurs aussi - une qualité qui se fait de plus en plus rare !

Vous avez un autre point commun : Gérard Jugnot - avec qui vous avez joué dans *Pourris gâtés*...

Avec Gérard, c'est l'amour. De toute façon, qui n'aime pas Gérard Jugnot ? C'est un tel plaisir de travailler avec une madeleine de Proust ! Il évoque tellement de films cultes. Je n'aurais jamais osé imaginer avoir des souvenirs personnels avec lui ! J'adorais l'acteur, c'est devenu aujourd'hui un être cher.



ENTRETIEN GÉRARD JUGNOT

Heureux de retrouver pour la cinquième fois Christophe Barratier ?

Et comment ! Quand on soutient un jeune réalisateur pour son premier film, il arrive souvent, à fortiori s'il rencontre le succès des *Choristes*, qu'il se tourne ensuite vers des comédiens plus «bankable» ou à la mode du moment. Christophe n'est pas de ceux-là, pas plus que Philippe Lacheau par exemple, qui me rappelle couramment depuis *Babysitting*. Christophe est devenu un grand metteur en scène avec une patte bien à lui et un atout que beaucoup n'ont pas : la musique. Diplômé d'une licence de concert à l'École normale de musique de Paris, il sait de quoi il parle et donne toujours à la musique une place de premier plan. Depuis plusieurs années, il travaille avec Philippe Rombi, compositeur bardés de premiers prix de conservatoire, notamment de direction d'orchestre, qui, pour moi, est le nouveau Georges Delerue (*Le mépris, Cartouche, La nuit américaine*). La partition des *Enfants de la Résistance* est une des plus belles que j'ai entendu ces dernières années.

Après avoir été un collabo caricatural dans *Papy fait de la résistance* et un héros ordinaire dans *Monsieur Batignole*, vous revoilà donc plongé dans l'Occupation dans la peau d'un curé...

C'est une période m'a toujours fasciné et qui a inspiré des films magnifiques et nécessaires. On y trouve le pire et le meilleur de l'homme... Le curé que j'incarne appartient plutôt à la bonne catégorie ! C'est assez rare d'être vraiment ému en tournant une scène. Ça m'est arrivé sur *Les choristes*, dans les scènes de chant, sur *Monsieur Batignole* quand on a filmé la rafle, sur *Une époque formidable* avec la scène des clochards dans le métro... Dans les *Enfants de la Résistance*, il y a cette séquence dans l'église où, devant moi, le jeune héros défie les autorités allemandes en égrenant les noms de tous ceux du village tombés en 14/18. À chaque prise, l'émotion était palpable.

Quel rapport avez-vous entretenu avec les enfants sur le tournage ?

En m'adressant à eux comme à des adultes, en rigolant, en brisant toute frontière érigée par la notoriété. Un enfant, ça ne se dirige pas vraiment. Il faut lui voler des trucs au détour d'une expression, d'un regard. Ce qui est excitant, pour eux comme pour nous, c'est qu'un tournage comme *Les Enfants de la Résistance* nous permet de voyager dans le temps. Une fois dans le costume et dans les décors, on était à la fois ailleurs et dans une histoire qui nous est proche.

Aviez-vous lu la bande dessinée dont est tiré *Les Enfants de la Résistance* ?

Non. Je m'y suis intéressé après avoir lu le scénario. Christophe a réussi à respecter l'aspect éducatif de la bande dessinée tout

en imprimant une émotion qui est sans doute plus tangible à l'écran, avec des touches d'humour propres à son cinéma. J'ai été bouleversé par la fin. Artus, avec qui j'avais travaillé sur *Pourris gâtés*, se révèle un très grand acteur. Ce qui me plaît particulièrement, c'est que la BD et le film remettent les pendules à l'heure. Durant l'Occupation, il y avait 10% de résistants, 10% de collabos et 80% de gens qui essayaient de manger à leur faim. Ma famille faisait partie de cette majorité : on ne me racontait pas des récits héroïques, mais des anecdotes liées à la bouche qui manquait ! Comme je le fais dire dans *Monsieur Batignole*, on avait perdu la guerre mais pas l'appétit. Moi, je suis un de ces enfants de l'immédiate après-guerre, nés alors que les tickets de rationnements venaient d'être supprimés. J'ai grandi avec le souvenir prégnant de cette période de l'Occupation Nazie. Et je trouve qu'aujourd'hui, entre l'explosion de l'antisémitisme et les alliances politiques contre-nature, notre époque ressemble dangereusement aux années 1930. Il est important que les gamins sachent qui était Philippe Pétain, Hitler, la collaboration et cette période troublée. Une petite leçon d'histoire, d'un passé qui ne passe pas est bienvenue. Pour conduire sur la bonne route, un retroviseur est très utile. Et la fiction permet d'apprendre, de comprendre sans que cela soit rébarbatif. C'est la grande qualité de cette BD et du film.



ENTRETIEN LUCAS HECTOR

Aviez-vous lu la bande dessinée dont est tiré *Les Enfants de la Résistance* ?

Oui, j'ai lu tous les albums. Je suis passionné par l'Histoire de France et, même si je connais la période de l'Occupation, la BD m'a appris pas mal de choses que j'ignorais. Et comme je suis également passionné de cinéma, cela faisait deux bonnes raisons de postuler pour le rôle de François.

Le rôle a-t-il été dur à décrocher, car c'est votre toute première expérience au cinéma ?

J'ai envoyé des essais avec la scène où les enfants cherchent un nom pour désigner leur groupe de résistance. Au bout de deux mois, comme je n'avais pas reçu de nouvelles, j'étais tellement déçu que ma mère a appelé la directrice de casting pour en avoir le cœur net et, surprise, on lui annonce que je fais partie des deux candidats qui restent ! Quelques jours après, j'avais gagné !

Et alors ? Qu'avez-vous ressenti le premier jour de tournage ?

Un mélange de joie et de nervosité. J'étais content d'être là, mais j'étais impressionné par mes partenaires adultes : Artus, Gérard Jugnot, Julien Arruti... Ils sont à la fois très connus et très bons. Leslie Medina, qui joue ma mère, m'a beaucoup aidé. Elle ne me donnait pas de conseils en particulier, mais on échangeait beaucoup et ça m'a mis en confiance.

Christophe Barratier a dû également vous rassurer car il a souvent travaillé avec des enfants...

Et on voit qu'il aime ça ! Que ce soit avant ou pendant le tournage, il sait comment nous mettre à l'aise, nous impliquer dans l'histoire et dans nos personnages. Comme on ne tourne jamais un film dans l'ordre des scènes, il nous rappelait d'où on venait et dans quel état d'esprit il fallait qu'on soit. Parfois, quand ça nous arrivait de buter sur le texte ou de manquer de concentration, il savait comment nous responsabiliser sans

nous rendre coupable. Il disait : «le film, c'est vous, je ne suis là que pour vous servir». En dehors des prises, il devenait aussi gamin que nous et n'arrêtait pas de nous chambrier. On a beaucoup rigolé. Être acteur n'est pas aussi facile qu'on pourrait le penser. Apprendre son texte par cœur, c'est une chose, mais on ne joue pas tout seul : le plus difficile est de jouer tout en restant à l'écoute de ses partenaires.

N'avez-vous pas trouvé le temps trop long entre les prises ?

Quand j'étais le seul enfant, oui. Mais pas quand il y avait mes camarades. On est devenu une vraie bande de potes et, même si on est séparé par la distance, j'habite à Strasbourg, Octave [Eusèbe] en banlieue parisienne et Nina [Lisa] vers Soissons, on ne perd jamais une occasion de se voir. D'autant que nos parents s'entendent super bien. En fait, le plus dur sur le tournage, ça a été la météo. On a eu de la pluie, du vent et même de la neige... alors qu'on était en shorts ! Heureusement on avait une super équipe qui nous emmenait nous réchauffer entre chaque prise. On sentait que notre bien-être était une priorité. Maintenant, quand je vois comment les gens sont contents aux avant-premières, je me dis que je n'ai pas grelotté pour rien !

Sur quelle période avez-vous tourné ?

Durant le premier trimestre de l'année scolaire, entre septembre et décembre 2024. Sur place, on avait un professeur qui nous donnait deux heures de cours par jour. J'ai adoré sa manière de nous faire l'école. L'Histoire est ma matière préférée. En plus des cours, j'apprends plein de choses en écoutant des podcasts, en regardant des films, des documentaires ou même les infos.

S'il y avait une suite aux *Enfants de la Résistance*, vous aimeriez reprendre le rôle de François ?

Ben je l'espère surtout ! C'était une expérience tellement incroyable ! Poursuivre l'aventure avec mes camarades, ce serait génial. On y pense tous. D'autant que, comme dans la BD, on grandit au fur et à mesure de l'histoire. J'en profiterai encore plus car je serai moins nerveux. Et puis comme je veux devenir acteur et metteur en scène... Depuis la fin du tournage, j'ai même commencé à écrire des scénarios.

Déjà ?! Mais vous avez quel âge ?

14 ans. Mais je vois énormément de films. Si ça se comptait en heures, on serait sur trois chiffres. Peut-être même quatre. J'adore *Le bon, la brute et le truand*, *Psychose*, *Il était une fois dans l'Ouest*, *Les seigneur des anneaux 3*, *Batman : The Dark knight*, *Les bronzés font du ski*, *Le comte de Monte Cristo*, *Les choristes...*

Ah ! Il y a quand même un film de Christophe Barratier !

Bien sûr. *Faubourg 36*, également. Christophe sait bien restituer l'atmosphère d'une époque, avec un travail sur la lumière qui est toujours particulier. Dans *les Enfants de la Résistance*, par exemple, les couleurs sont froides, presque passées. Jérôme, le chefopérateur de Christophe, m'a dit qu'on appelait ça une image «désaturée». Je note tous les trucs qui pourront me servir si je deviens metteur en scène !



ÉQUIPE ARTISTIQUE

François	Lucas HECTOR
Lisa	Nina FILBRANDT-SPALONY
Eusèbe	Octave GERBI
Marcel	Artus
Père Proslier	Gérard JUGNOT
Le maire	Pierre DELADONCHAMPS
Marceline	Leslie MEDINA
Marnier	Julien PESTEL
Germain	Julien ARRUTI
Julienne	Vanessa GUIDE



ÉQUIPE TECHNIQUE

Réalisation	Christophe BARRATIER
Producteurs délégués	Christophe CERVONI et Marc FISZMAN
Scénario	Christophe BARRATIER et Stéphane KELLER
Musique originale	Philippe ROMBI
Image	Jérôme ALMÉRAS (AFC)
Direction de production	Robin WELCH
Assistanat mise en scène	Joseph RAPP
Décors	Jérémy STRELISKI
Son	Thomas GASTINEL
Régie	Jean BOLZINGER
Costumes	Marie FRÉMONT (AFCCA)
Chef coiffeur	Sébastien QUINET
Cheffe maquilleuse	Mathilde HUMEAU
Casting	Sylvie BROCHERÉ
Scripte	Françoise THOUVENOT
Montage	Yves DESCHAMPS et Simon BURDET
Mixage	Daniel SOBRINO
Montage Son	Édouard MORIN
Étalonnage	Richard DEUSY